

Tumulte tu

Robert Giroux

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66028ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (2012). Tumulte tu. *Moebius*, (132), 133–140.

ROBERT GIROUX

Tumulte tu

l'amusic

les jours raccourcissent
(la formule est commode, et piétine le cliché)
par pelures d'oignon sur les vieux toits d'automne
les rayons tangerine réchauffent avec peine

La petite était accroupie sur le banc de piano en bois, assise sur ses talons. Un joli banc ancien, verni sombre, qui m'était venu je ne sais plus d'où. Le piano avait été loué quelques semaines auparavant. Le Centre d'art du mont Orford offrait ses instruments en location quand les froids commençaient à envahir la saison.

La soirée était calme. Les notes discordantes du piano cassaient le silence et faisaient oublier que la nuit rôdait tout autour, plus noire que jamais dans l'automne avancé. Le feu crépitait dans la fournaise à combustion lente, la radio roucoulait ses airs connus, la petite rêvassait au clavier avant que je la somme de se mettre au lit. C'était notre rituel des derniers mois.

Elle ne s'était pas aussitôt endormie que des rayons de phares d'automobile se faufilaient entre les troncs d'arbres. Ça venait de la route. De plusieurs voitures apparemment. La route de rang était à deux cents mètres de notre petite maison cachée sous les grands pins. Un chemin de terre cahoteux et sinueux menait à une grande cour que j'avais progressivement aménagée en coupant des arbres et en gagnant sur le boisé touffu. Les lumières se rapprochaient en zigzaguant d'une façon inhabituelle. Un vrombissement amplifiait également au fur et à mesure que les visiteurs envahissaient la cour. Il s'agissait en effet

de motos, trois ou quatre motards qui s'amusaient à faire cracher leur machine du diable.

Les motards ont toujours eu mauvaise réputation au pays. Ils sont tout de suite et sans réflexion associés aux gangs, à la pègre, au trafic de toutes sortes, à la violence. Toutes les issues de la maison étaient verrouillées, une vieille habitude que j'avais acquise très tôt puisque j'ai toujours habité en ville jusqu'à ces deux dernières années où j'avais décidé de m'installer à la campagne, plus précisément dans les bois, à une dizaine de kilomètres du village le plus proche.

Un grand gaillard est descendu de son engin tandis que les autres entretenaient l'ambiance en faisant des ronds dans la cour éclairée avec un train d'enfer. Il n'y avait pas de sonnette à la porte. Une faible lumière éclairait les quelques marches de pierre qui donnaient accès à l'entrée du devant. Le gaillard avait frappé plusieurs coups de poings dans la porte quand il a compris que personne ne bougeait à l'intérieur. Il s'est approché de la grande fenêtre et il m'a vu en train de lire. Je me suis donc levé et, à la fois prudent et peureux, je n'ai ouvert qu'une petite fenêtre basse en m'agenouillant sur le tapis.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous? ai-je lancé sur un ton qui se voulait détendu

— On veut parler à Simard.

— Il n'y a pas de Simard ici, vous vous trompez d'adresse.

— Fais pas l'cave, on veut juste lui dire deux mots, pi lui remettre un p'tit paquet.

— Non, vous faites erreur. Il n'y a que quelques maisons par ici, des familles, tout le monde se connaît, et il n'y a pas de Simard.

Le gaillard a frappé la vitre de sa grande main gantée, pas content, prenant ses collègues à témoin, qui ne pouvaient sûrement pas entendre ce qu'il maugréait. La colère accentuait ses traits, et les jeux d'ombre lui donnaient un air menaçant. Il portait toujours son petit colis dans sa main droite, le brandissait comme s'il s'agissait d'une tête coupée. Il a prestement enfourché sa moto, levé le bras pour signifier aux autres de s'approcher. Ils ont coupé les moteurs. La petite dormait toujours, par miracle, comme protégée de la tension qui montait.

Ils sont bien restés là une dizaine de minutes à discuter et à gesticuler, visiblement contrariés. J'avais refermé la petite fenêtre et étais allé me rasseoir dans mon fauteuil, l'air de dire que la séance était close. Mon cœur battait la chamade, je cherchais mon souffle, j'ai même dû saisir mon livre à l'envers en faisant semblant de me replonger dans mes petites affaires.

Les moteurs ont démarré presque en même temps, tonitruants, et après quelques ronds furieux dans la cour, la caravane s'est éloignée vers la route, me laissant à la fois penaud et soulagé dans mon kiosque de verre.

Faut dire que mon voisin s'appelait Simard. Un gars sympathique, qui travaillait à l'usine de chocolat de la ville, chez Lowney's, père de six enfants, cinq garçons et une fille. Cette dernière était la bonne amie de ma petite qui, elle, profitait souvent de l'hospitalité de cette famille au retour de l'école. Faut dire que j'étais « monoparent », que j'étais retenu à mon travail plus souvent qu'autrement, que j'avais de la chance de pouvoir compter sur ces bons voisins. Faut dire... Je n'aimais pas beaucoup leur chien... J'ai toujours eu peur des chiens. Et encore davantage des chiens sales du genre de mes motards de nuit.

Les semaines ont passé et le petit incident a vite été oublié. J'en parlais parfois aux voisins, mais ça n'éveillait pas plus d'inquiétudes qu'une nouvelle répétée à la radio locale. J'avais déjà, ailleurs, parlé de cette dormance du début de l'hiver, au moment où je venais de m'installer dans la région :

Nous prêtons une fausse puissance
à la moindre chose
un caillou, une poussière, un clin d'œil, un air
Pourtant
nous nous pavanons sur les dalles même de l'oubli

La vie elle va son cours
sans direction bien déterminée
mais elle poursuit son chemin d'errance
et c'est à toutes ces pertes que tu penses
dans l'ambiance molle de la pluie
qui poudroie sur tes cheveux doux
Les voix exténuées écartent ce qu'il faut de questions
pour avancer encore

Mes amis sont revenus, pensez donc. En voiture cette fois puisque l'hiver était bel et bien installé. Encore une fois la nuit. La voiture s'est approchée lentement, je sentais que c'était eux, je ne saurais dire pourquoi. À cinq mètres de la maison, ils ont stoppé, phares braqués dans les fenêtres. Ainsi aveuglé, je ne pouvais voir ce qui se passait autour de l'auto. Les portières claquaient dans le silence du sous-bois glacé. La petite dormait, j'étais rassuré de ce côté, le chien du voisin s'égosillait comme un dément au bout de sa chaîne, ce qui me rassurait également, j'haletais de peur, comme si j'avais à rendre des comptes à ces indésirables que je n'avais pourtant pas encore aperçus.

J'ai donc ouvert ma petite fenêtre avant même qu'on ne frappe à la porte.

— On a un p'tit paquet pour toi.

— Laissez-le entre les deux portes, ma petite fille dort et je n'ouvre jamais le soir. Je souhaiterais qu'on ne la réveille pas, elle va à l'école demain.

— Quand tu vas l'ouvrir, tu vas nous téléphoner probablement, pour t'éviter des problèmes, ou ben tu sauras à qui le remettre, pi lui va nous rejoindre au plus sacrant si y tient à garder ses genoux, si y reste un brin d'intelligence. J'pense à ses enfants...

Il a tout de suite viré les talons, sans plus, comme pour respecter le mystère, ou me laisser évaluer par moi-même dans quoi j'allais me retrouver impliqué à mon corps défendant, un petit colis bien ficelé dans la main gauche, destiné à mon voisin, sûrement. Mais pourquoi ne savent-ils pas où habite celui qu'ils tentent de rejoindre? Pourquoi s'obstiner dans leur manège? Tout cela me faisait craindre le pire. Des représailles sans doute si je continuais à faire le sourd, si je ne faisais rien de leur colis de merde.

Et puis ça va faire! Si mon voisin a de mauvaises fréquentations, il a bien caché son jeu. J'ai alors enfilé mon manteau et mes bottes. Il neigeait abondamment, éclairant la nuit d'une brillance discrète. J'ai monté la côte qui menait à la maison des Simard. Le père n'était pas là, il travaillait de nuit et n'allait revenir qu'à la tombée du jour. J'ai remis le colis enveloppé d'un épais papier brun.

— On m'a confié ça pour votre mari. Des gars un peu louches. Je n'ai pas voulu donner votre adresse, par discrétion, je sais plus, par crainte qu'il ait des ennuis, je sais pas, je veux pas être mêlé à eux, c'est peut-être rien, une niaiserie, mais ils le cherchaient, confondant votre adresse avec la mienne – 23 au lieu de 32 –, mais il n'y a que le nom de Gilles sur le colis. Gardez-le. Votre mari s'occupera de la suite des choses.

— Je lui dirai quand il va rentrer. Merci de vous être déplacé. Mais vous n'aviez qu'à donner notre adresse, vous la connaissez. Vous vous êtes inquiété pour rien. Les chiens me disaient qu'il y avait du va-et-vient pas habituel. Mon mari vous téléphonera demain. Bonne nuit.

— Bonne nuit, madame Simard. Les enfants dorment?

— Oui, il y a de l'école demain!

— Bonne nuit. La neige tombe encore, c'est beau.

J'étais soulagé. En principe, les motards ne reviendraient plus rôder autour de chez moi. Simard arrangerait les choses. Fini mon rôle de passeur.

Pour me changer les idées, j'ai décidé d'écrire à mon ami qui venait de s'installer dans le Grand Nord du Québec après quelques déboires avec les supérieurs de la maison d'enseignement où il travaillait.

Bonjour Momo, bonjour!

Pas jojo ton dernier mot qui date du 7 décembre.

Le temps passe à vive allure, comme ces jeunes filles rieuses sur la patinoire de mes seize ans. Le missionnaire que tu es devenu va-t-il descendre nous renifler durant le temps si bizarrement appelé temps des Fêtes? Les enfants, les amis, les connaissances, les rues illuminées, la course entre les vitrines suralimentées, la famille (ciel! la famille, on la quitte, elle nous enterrera), les airs familiers, ceux de l'enfance bien entendu...

J'espère que tu n'es pas totalement perdu dans la lumière blanche. C'est ainsi que je m'imagine ton territoire. Je n'en connais absolument rien, ni les bruits, ni les langues, ni les silences. Un paysage sans arbres, ça m'est impensable. Reste les rêveries. Mais je m'en méfie, comme tu sais, tout en m'y abreuvant pour ne pas mourir dans la tristesse ou la torpeur, ce qui revient au même. Un paysage nu: une amie revient d'un

bref séjour en Mongolie et me montre ses images pendant que je lui reluque la nuque. Quelle belle invention qu'une nuque nue! J'ai pensé à toi en observant ces Bridés qui distribuent à profusion les verres de vodka, à toi toujours quand je lui faisais discrètement du genou; elle faisait comme si elle ne ressentait rien. La vie est ainsi faite, toujours proche de verser, et pourtant.... J'ai tout de même appris la patience.

J'attends que tu oublies un instant tes longues conversations téléphoniques avec ta Lamia pour te lire à nouveau. Je t'avoue que cette confiance m'a laissé songeur: Lamia, non seulement dans tes rêveries mais dans ton quotidien, ton fil d'Ariane, l'amie, sur Skype. Ah! je te plains et t'envie tout à la fois. De quel côté est la vie? Tu te rappelles, on s'est parfois tous les deux posé cette question; on en soupçonne la réponse, du moins on en ressent la nécessité, et du moins encore la rumeur, ou à tout le moins le frisson.

Je te souhaite une belle et bonne année. Je joue à prendre quelques résolutions qui sont dans la suite logique de ce que j'ai déjà amorcé dans un passé récent: lâcher prise (si possible). Alors j'ai fait imprimer mon petit tombeau (j'espère que tu l'as reçu), je vais sans doute vendre ma maison très bientôt, je regarde grandir mon petit-fils qui a déjà sept ans, je me crois moderne au volant de mon bolide et, pendant ce temps, le monde change. Et il le fera toujours quand je ne serai plus qu'un souvenir.

En attendant, je chante des chants funèbres de Cristobal de Moralès une demi-heure par jour en prévision d'un concert dans trois mois; ce jeu de répétition bien discipliné devrait m'empêcher de me lancer sur des terrains trop glacés... Si je ne veux pas que ce ne soit que des mots, au moins il en restera la voix, que la voix.

*Toutes ces hésitations
ces ratés de la parole orgueilleuse
qu'elle ait été donnée coupée ou retirée
toutes ces tentatives d'en saisir les moindres lueurs
en vain la reprise les balbutiements
et pourtant, odeurs tenaces
les regards de biais... les appels
colères criées au ventre ou mutisme
toutes ces chimères besogneuses
culmineraient-elles dans le chant?*

(...)

*Je comprends en bout de ligne la vacuité des songes
ou plutôt l'impossibilité d'en fixer même les contours
Culmineraient dans le chant les amours perdues
les deuils la honte parfois les sourires en coin les yeux
amandé douce blondeur rosée les amitiés tenaces
et toutes les années qui s'entassent en silence*

J'étais bien content de ma lettre, moi qui ne tape au clavier qu'avec deux doigts. Momo est un ami cher, proche, même si nous sommes souvent très éloignés l'un de l'autre, nous finissons toujours par nous retrouver et nous raconter nos histoires. Il semble avoir du mal avec les Inuits, et je l'imagine déjà parmi les peuplades plus hospitalières de la Côte-Nord, les Innus. Il y sera, je le sais, puisqu'il en a décidé ainsi.

Mon voisin ne m'a pas donné signe de vie depuis des semaines. Je le laisse à son silence. Je n'insiste pas. Ça ne lui ressemble pas, pourtant. Les enfants continuent de se croiser à l'école et autour des cinq ou six maisons qui forment une grappe habitée au sein des bois environnants. Mon travail d'enseignement prend tout mon temps. Je me cherche une amoureuse. Le redoux des derniers jours nous fait rêver au printemps qui va poindre enfin, mais quand ? La route de terre est quasi impraticable, boueuse à souhait ; le risque de s'y enliser est permanent. L'air s'emplit d'une odeur de bois mouillé, les érables ont déjà leurs bourgeons rosés (je ne me rappelle jamais comment nommer ces pousses précoces).

Vers le début avril, les motards sont revenus s'agiter dans ma cour. Assez tard le soir. Il faisait doux, et tout innocemment, je suis sorti, faisant ainsi cesser leur vacarme du diable – la petite dormait, et l'air n'était empli que des canardises des grenouilles qui se faisaient la cour dans les fossés gorgés d'eau. Leur arrivée risquait de tout gâcher. Moi, d'habitude si froussard, je ne me reconnaissais pas, je me suis avancé vers celui qui avait déjà mis pied à terre. Je l'ai reconnu, son blouson de cuir surtout, strié de bandes phosphorescentes à la verticale. Sans même prononcer un mot, il me tendit une grande enveloppe brune matelassée.

— Avez-vous trouvé celui que vous recherchez ? dis-je avec le plus d'aplomb possible dans la voix

— Justement, mon homme, on a pris de ses nouvelles, et on te les apporte puisque ça l'air de t'intéresser. J'ai une p'tite surprise pour ses amis.

— Mais puisque je vous dis que je ne le connais pas !

— T'as pourtant trouvé le moyen de lui refilet le p'tit paquet qu'on t'avait laissé pour lui... Tiens, t'ouvrira ça tout à l'heure. Ça va te faire réfléchir. Si ça t'vient, on a mis c'qui faut pour que tu nous rejoignes. À la prochaine chicane !

*

Une main coupée, avec un tatouage violacé, qui disait, en lettres attachées : Simort. J'avais ainsi des nouvelles de mon voisin... son nom déformé... La vie calme et limpide des bois se retrouva comme figée à nouveau.

et pourtant

l'amplitude des cris, des mots
 les appels, les démons
 l'enfilade des événements
 qui ne signifient plus rien ni rime
 même plus l'élan dans l'intervalle des astres
 toi l'hiver
 à part les nœuds fruités
 les callosités du désir
 les verres tamisés
 qu'est-ce cet aujourd'hui

il passera
 ne sera plus l'hiver

ne crains plus les naufrages
 les crevasses les ombres et les chuchotements
 nourris cette gravité que tu as
 sous le babil et la ribote ambiantes
 et que ton souffle profond atteigne la rive
 et l'horizon
 écailles fragiles qui embaument la vie même